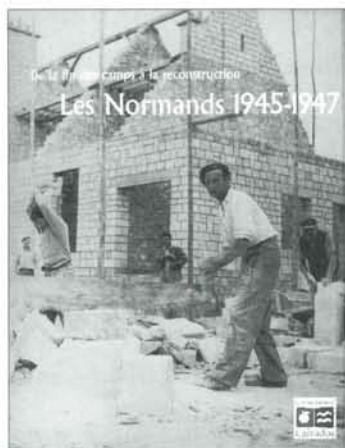


LE PAYS D'AUGE A TRAVERS...



De la fin des camps à la Reconstruction, les Normands 1945-1947,

Conseil général, direction des Archives départementales, en vente aux Archives départementales, rue de Lion-sur-mer, 14000 Caen. Prix : 18 euros.

Cet ouvrage est d'abord, matériellement, un monument : 26 auteurs, 160 illustrations, 367 pages, un format de 32 x 24 cm et plus de 2 kilos. Il clôture les éditions entreprises par les Archives départementales du Calvados pour la commémoration du cinquantième du Débarquement, déclinées selon trois thèmes : ouvrages généraux à partir des documents conservés aux Archives départementales, éditions de mémoires inédites et publications d'actes des colloques organisés par la direction des Archives. Il est à regretter que l'ensemble de ces publications ne soit pas disponible en librairie mais seulement aux Archives du Calvados. *De la fin des camps à la reconstruction, les Normands 1945-1947*, aborde les questions qui se posent au Calvados et à la Basse-Normandie après le 6 juin 1944 : les déportés, les persécutions maçonniques, le retour des prisonniers de guerre, les prisonniers de guerre allemands. Les

problèmes de la Reconstruction sont posés pour les villes (dont Lisieux, Pont-l'Évêque...), pour l'agriculture, l'industrie et la pêche entre autres.

Les notes et bibliographies qui accompagnent chacun des articles confirment la valeur de référence de cet ouvrage. Une mention particulière pour l'excellente mise en page de Guy Kapps.

Françoise DUTOUR

Les maisons en pan de bois d'Orbec

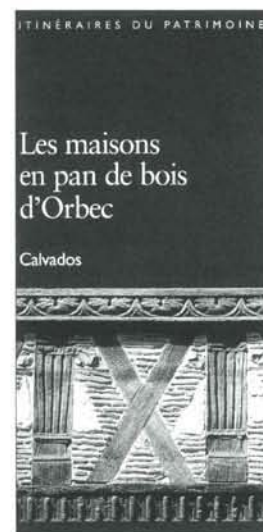
Elizabeth Lescroart-Cazenave, Itinéraire du Patrimoine n°263, Inventaire général, 2002

La collection des Itinéraires du patrimoine, éditée par l'Inventaire général, s'enrichit d'un nouveau titre consacré aux maisons en pan de bois d'Orbec. Elizabeth Lescroart, conservateur du musée d'Orbec, y livre une synthèse d'un minutieux travail d'inventaire et de recherches documentaires.

L'itinéraire est introduit par une synthèse claire de l'évolution des maisons en pan de bois d'Orbec entre la fin du Moyen-Age et le XIX^e siècle. L'auteur explique la faible importance des pignons sur rue, la persistance tardive de l'encorbellement, l'abondance du décor sculpté, sa disparition à partir du XVII^e siècle et enfin le rejet dont a été victime le pan de bois, remplacé par le calcaire et la brique ou souvent caché sous des enduits imitant la pierre. Cette présentation est l'occasion par ailleurs de bousculer quelques idées reçues comme le statut du matériau bois, considéré à tort comme un pis-aller.

L'auteur nous invite après cette introduction à lui emboîter le pas au fil des rues et ruelles de la ville. Une vingtaine d'édifices connus ou méconnus offrent un remarquable panorama de cette architecture qui fait notre identité augeronne.

Vincent DELAVEAU



Manoirs et châteaux de l'Orne

Philippe Déterville, 320 p., Editions des Falaises, Fécamp, 2002. Prix : 45 euros.

Grands et petits manoirs du Pays d'Auge

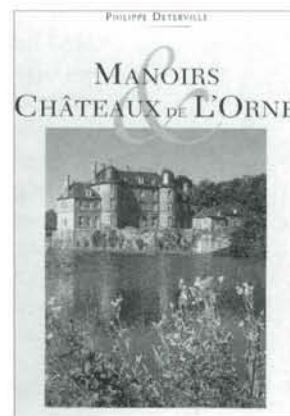
Philippe Déterville, 318 p., Editions Charles Corlet, Condé-sur-Noireau, 1982.

Les ouvrages de Philippe Déterville couvrent désormais l'ensemble du Pays d'Auge. Ils sont les guides précieux pour retrouver, au détour des routes et des haies, les constructions admirables de cette région normande par excellence. L'ouvrage, *Manoirs et Châteaux de l'Orne*, présente huit propriétés

appartenant à l'Auge ornaise. Ces demeures déclinent des architectures bien différentes qui réjouiront l'amateur de constructions augeronnes.

Le manoir de Cauvigny est attaché à la famille de Charlotte Corday. Il fut la demeure du grand-père de cette héroïne. Colombages, bel ordonnancement des ouvertures, le manoir est dans un vallon, comme le Mesnil de Roiville, dont la restauration permet aujourd'hui d'admirer les hautes lucarnes et l'appareillage de tuileaux. Ce sont ensuite des demeures de pierres qui se montrent avec le manoir de Mardilly, à l'architecture immobile depuis Henri IV, les tours de pierres et de briques de Gacé, ou l'excellence du XVIII^e siècle du château de Bourg Saint-Léonard. Il reste à visiter dans les pages de ce livre les châteaux du Renouard, d'Argentelles et la tour de Chambois.

Un ouvrage, comme nous l'avons dit, qu'il est bon d'avoir à portée de la main, et qui invite à la découverte, même en dehors du Pays d'Auge.



Françoise DUTOUR

Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)

François Guizot, 1052 p., éditions Librairie Académique Perrin, Paris, 2002.

Ah ! que j'aurais aimé écrire « torticolli » comme Guizot en 1857 (plus tard, en 1869, il reviendra à ce ridicule torticolis que nous connaissons encore).

Et en 1856, je le comprends ! Venir dans une maison non chauffée est suffisant pour prendre « presque toujours, en arrivant là, un rhume de cerveau obstiné qui finit par descendre dans les bronches ». Ceux qui lisent ces lignes et qui arrivent pour le week-end dans une maison non chauffée savent bien que c'est au moment de partir, le dimanche soir ou le lundi que les pièces sont devenues « bien séchées et chauffées » et que le risque d'un rhume a bien été réel.

En 1851, je suis avec lui et j'aime bien son compte rendu de l'inauguration de la statue de Guillaume le Conquérant à Falaise. J'aime un peu moins l'attention qu'il porte à son discours et à l'effet produit sur la population locale.

En 1851, et les années suivantes, j'apprécie son souci de faire au Val Richer « de la gelée de groseille framboisée, au moins 50 pots. Nous avons le fruit en abondance ».

En 1858, deux phrases me frappent : « Je ressens, pour les gens capables de cette curiosité-là, (assister à une exécution capitale) un dégoût inexprimable » et quelques semaines plus tard, le 31 décembre 1858, (Guizot a 71 ans) « Je me sou mets sans me résigner ».

En 1861, je me rassure. Guizot est encore suffisamment puissant pour que le facteur à qui l'on vient d'attribuer deux communes, le Pré d'Auge et Saint-Ouen, se rende « directement au Val Richer » puis sa tournée terminée, revienne au Val Richer pour recevoir tout ce que Guizot voudra bien lui remettre. En 1862, je m'inquiète. Guizot n'est pas allé à l'Opéra depuis 31 ans et je m'interroge sur ses rapports avec l'art. Je pense qu'il aime les écrivains, mais pas forcément la littérature, sauf s'il la traduit. Quant aux musiciens, aux peintres, aux sculpteurs, aux photographes, je suis persuadé qu'il n'est pas très sensible à leur art, mais qu'il pense que l'art, sous toutes ses formes, permet à n'importe qui d'élever son âme.

En 1865, je remarque que Guizot veut toujours participer à la vie de la cité, qu'il veut toujours être du monde politique, qu'il est du monde protestant, qu'il est de l'Académie, qu'il est mondain bien qu'il en ressent la vacuité et qu'il affirme : « Je suis bien aise de marquer, du fond de ma retraite, ma place dans les grandes questions qui agitent le monde » (p. 761). Mais il raconte, avec humour et une grande connaissance des hommes et des femmes de son temps, les dessous du mariage du duc de Morny et de la princesse Troubetzkoï en 1857 (p. 427 à 431) : « de la tragédie dans le demi-monde ».

En 1866, Guizot est d'humeur badine. Il raconte les séjours de ses enfants et petits-enfants à Trouville et celui de Thiers, dans la même cité balnéaire, aux Roches Noires, devenues célèbres depuis.

En 1867, Guizot m'émeut par sa connaissance de la nature humaine. L'industriel lexovien Herbet meurt. Guizot connaît un peu le couple. Il écrit : « Herbet et sa femme étaient un bon ménage. Je ne sais pas jusqu'où allaient l'affection et le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre » (p. 875).



LE PAYS D'AUGE A TRAVERS...

Les lettres s'échelonnent de 1836 à 1874. On sent bien qu'à partir de 1870 (il a plus de 80 ans), Guizot est un peu fatigué, même, si toujours, il regarde avec curiosité le monde qui l'entoure. Il oublie où sont rangées ses affaires et il écrit des lettres de plus en plus courtes. La mort de sa fille Pauline (en 1874) semble le laisser indifférent alors que toutes ses lettres à Henriette laissent à penser qu'il fut, pour ses filles et ses petits-enfants, un père et un grand-père attentionné.

Jusqu'à la fin, Guizot s'intéresse à la politique étrangère de la France, à sa politique intérieure et religieuse, aux luttes d'influence et l'Académie est pour lui un beau terrain de chasse. La pensée politique de Guizot s'échelonne au long des pages et les notes de bas de pages complètent utilement ses allusions à tel ou tel événement politique. En effet, chaque lettre comporte un bel appareil de notes qui permet de « situer » les personnages mentionnés par Guizot, que ce soit ceux de la Haute Société Parisienne et/ou Normande (du Préfet du Calvados aux fermiers du Val Richer) ou ceux de la Haute Société Protestante. Il s'agit en effet de tout le monde qui compte sous le régime de Louis-Philippe, du Second Empire et du début de la Troisième République.

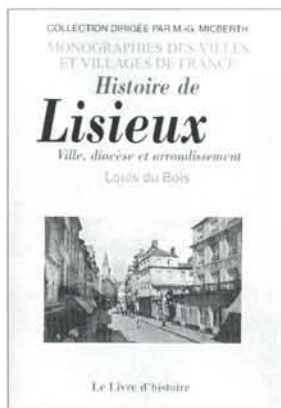
L'ouvrage est un peu lent à lire, les jours s'égrènent comme les minutes à une horloge lorsque l'on attend un coup de fil important qui tarde à sonner. Mais il révèle un Guizot, politique certes, courtisan au sens noble du terme, mais tout compte fait humain et attachant dans ses affections familiales et ses amitiés. Pierre-Jean Pénault en parlera plus longuement dans un numéro ultérieur de la revue.

Le hasard des événements fait que j'ai lu, en même temps que ce livre qui comporte, en début de tome, la très belle biographie écrite par Catherine Coste sur son aïeule Henriette de Witt née Guizot, l'hommage rendu par Caroline Eliacheff à sa mère, Françoise Giroud (*Libération* des 25 et 26 janvier 2003).

En 150 ans, quelle évolution ! Guizot s'inquiète perpétuellement de la santé de sa fille, mais lui écrit sans cesse de travailler : « Fais-moi le plaisir de le chercher et de (me) l'envoyer » et Henriette, qu'une grande complicité intellectuelle liait à son père, obtempérait. Henriette écrivait pour des raisons pécuniaires, mettant en pratique, mais sans doute sans le savoir, la théorie de F. Giroud, rapportée par sa fille : « L'indépendance d'une femme, c'est l'indépendance économique et il faut avoir un métier qui porte un nom ».

Bel hommage ! A posteriori.

Jean BERGERET



Histoire de Lisieux, ville, diocèse et arrondissement

Louis Dubois, 2 vol., 480 p., 492 p., Editions Le Livre d'Histoire, Paris, 2003. Prix 55 euros et 56 euros.

Les éditions Le Livre d'Histoire rééditent, en fac-similé, les deux volumes de l'ouvrage de Louis Dubois sur l'histoire de Lisieux, édité en 1845. Saluons l'éditeur qui rend de nouveau accessible cette somme, de recherches et de compilations, que seuls les érudits du XIX^e siècle accomplissaient.

Ce livre est un témoignage, bien sûr, de tant d'événements qui ont marqué l'histoire de Lisieux et de sa région, mais surtout de l'histoire telle qu'elle était pratiquée au XIX^e siècle, avec ses partis pris et ses a priori. L'auteur insiste beaucoup sur la chronologie. Une partie de l'ouvrage, appelée « faits historiques » couvre la période allant d'« avant l'ère vulgaire », prise de Rome par Brennus (390 av J.C.), à 1843, installation d'une usine à gaz à Lisieux pour l'éclairage public. Cette partie est rédigée sous la forme d'annales, à chaque année les événements s'y rapportant sont détaillés. L'accent est mis également sur les personnages importants de l'histoire de la ville, les évêques, avec une liste et une notice sur chacun, et des notices biographiques sur divers personnages (d'Ordéric Vital à Simon Hervieu de la Boissière, auteur d'ouvrages de polémique religieuse du XVIII^e siècle), cela permet d'avoir quelques informations sur des personnages, pour certains, complètement oubliés.

Beaucoup d'historiens de cette époque ont une image très négative du Moyen-Âge. Louis Dubois ne déroge pas à cette règle, quelques exemples sont éloquentes : « la barbarie du Moyen-Age » (Vol 1, p.12) ou pour l'article de l'année 1267, « la dépravation était portée au comble dans toutes les classes de la société » (Vol.1 p.118).

Cet ouvrage peut servir d'apéritif à toute étude ou recherche sur Lisieux, mais la critique et la confrontation aux sources sont absolument nécessaires.

Dominique GUÉRIN